

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 24 [i.e. 25]

Artikel: Le bonnet de femme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184770>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les coiffeurs à l'Exposition.

« Les coiffeurs se sont mis en frais, dit un correspondant de Paris, et c'est à qui accaparera l'attention des élégantes. Ils ont mis en avant toutes les séductions de l'art capillaire et offrent des échantillons de tous les genres, depuis la coiffure à la vierge jusqu'à la coiffure à la chien. Parmi ces merveilles, il faut signaler une mèche de cheveux naturels de deux mètres cinquante de long. Malgré le prix, une simple bagatelle de deux mille francs, voilà une mèche qui va faire bien des envieuses.

L'un de ces intelligents exposants a installé un bijou de vitrine. Un vrai tableau d'académie devant lequel passent rapidement les dames et que leurs cavaliers contemplent en soupirant. Une Eve en cire d'avant le péché, sort d'une touffe de roses artificielles. Au bas de la corbeille, on peut lire : « Eve naissante admire sa chevelure. » Cette Eve vous a une petite figure chiffonnée qui ajoute du piquant à la scène. Elle vous présente sa chevelure, qui est son unique vêtement, d'un air qui peut signifier : « Anatole, passe-moi la main dans les cheveux ! » ou bien encore : « Voyez, comme mon maître est un habile homme. Mesdames, fournissez-vous chez lui ! »

Je vous l'avoue sans rougir, je me suis arrêté comme les autres, mais uniquement pour donner à la mère commune du genre humain le salut respectueux auquel elle a droit. En ce moment, un promeneur qui se trouvait auprès de moi me glisse ces mots dans l'oreille avec le plus grand sérieux :

— Quel torse ! quel profil, quel galbe ! Regardez, monsieur, la ligne, oh ! cette ligne surtout ! Voilà du moins une femme qui réunit les qualités physiques aux qualités morales. Celle-là ne tromperait pas, elle ne ferait pas de scènes dans un ménage, elle ne coûterait rien à habiller, puisque sa chevelure peut lui servir de vêtement ; un ange, monsieur, un ange ! N'est-ce pas là pour vous aussi l'idéal de la femme ?

Et sans s'occuper de ma réponse, l'inconnu regardait la poupée de cire avec cette fixité du rayon visuel que devait avoir Pygmalion devant sa Galathée muette et sans vie. Quand il eut tourné les talons et se fut perdu dans la foule, le propriétaire de l'Eve naissante partit d'un grand éclat de rire en me disant :

— Que vous a raconté cet original ? Tous les jours il vient à la même heure stationner devant ma vitrine et ouvrir des yeux grands comme des portes cochères. Je croyais d'abord que c'était un Anglais, mais il parle français sans le moindre accent. Ça doit être un fou ou un poète !

— Peut-être les deux, répondis-je.

Une coiffeuse, dont nos plus jolies actrices composent la clientèle, a une vitrine unique en son genre. Elle nous fait passer en revue toutes les têtes illustres qui sont confiées à ses soins. Chaque buste de cire est la reproduction exacte de l'original, et l'on peut juger de la ressemblance par un portrait-carte accompagnant la reproduction. Les certificats délivrés à la coiffeuse par ses belles clientes ne sont pas moins curieux. »

Le bonnet de femme.

Le bonnet de femme était autrefois le signe distinctif le mieux caractérisé des classes et des provenances. A cent mètres, et d'un coup d'œil, on pouvait dire si telle personne était du canton du Valais, de Fribourg, de Villeneuve ou de Montreux ; de même qu'à première vue on savait à quel rang social elle appartenait.

Eh bien ! le bonnet, si original, si varié, si gracieux, le bonnet se meurt ! Le bonnet est mort ! Les chapeaux l'ont tué.

Quand on songe au rôle qu'il a joué dans les siècles passés et qu'on voit à quel effacement il est condamné, aucune instabilité soit des hommes, soit des institutions, ne saurait étonner. Comment veut-on que quoi que ce soit puisse durer quand les bonnets disparaissent.

Aujourd'hui, la plus petite piqueuse de bottines porte chapeau à fleurs, voire même chapeau à plumes. C'est ce qu'on appelle avoir une tenue convenable.

Les bonnets sont traités maintenant avec le plus souverain mépris, même dans les campagnes ! Les fermières portent chapeau ! L'enfant même ne porte plus le bonnet !

Bonnets de la province si pittoresques, si typiques, le temps arrive à grands pas où vous ne vivrez plus que dans quelques souvenirs. Amours de bonnets qui pariez les fronts féminins mieux qu'une cou-

ronne, quelle femme aura alors assez d'esprit et de goût pour vous ressusciter.

Oh ! comme nous savons gré aux femmes de quelques-uns de nos villages de la plaine ou de la montagne d'être restées fidèles à leurs jolies coiffures traditionnelles. Cette protestation contre l'engouement du chapeau les honore autant qu'elle les distingue ; elle leur fait une place à part au milieu du servilisme universel ; mais, hélas ! combien de temps encore cette fidélité durera-t-elle ?

A la dernière fête d'Yverdon, on voyait une baraque avec l'enseigne suivante : « A la huitième merveille du monde ; le fruit de l'union du lézard et de la carpe. » Le propriétaire, en grande tenue, haranguait le public en ces termes : « Mesdames et Messieurs, c'est ici, pour la modique somme de quatre sous, que vous pouvez voir la huitième merveille du monde, l'union du lézard et de la carpe. Avec quatre sous, Mesdames et Messieurs, vous n'achetez pas un château, vous n'habitez pas une maison de campagne, vous ne payez pas une robe à votre fiancée, vous n'allez pas à l'Exposition, mais avec quatre sous vous pouvez voir la huitième merveille du monde, le fruit de l'union du lézard et de la carpe. Je m'adresse ici à toutes les personnes intelligentes, aux artistes, aux amateurs, aux naturalistes, aux artisans, aux commerçants, aux bons vivants, à tous ceux que la nature a doués de cette curiosité qui est le vrai miroir de l'intelligence. Entrez, Mesdames et Messieurs, c'est pour la modique somme de quatre sous ! » — Et tout le monde de se précipiter à l'intérieur, où un monsieur en grand deuil s'avançait, une petite boîte à la main, en disant : « Mesdames et Messieurs, j'ai la douleur de vous annoncer que le fruit de l'union de la carpe et du lézard est mort il y a quinze jours, mais, en revanche, je vais vous présenter le père et la mère. »

Djan de la Dzabioletta.

Djan de la Dzabioletta était quartettarè à tsavon ; que vo l'aussi prai lo matin, à midzo et lo né, l'é-tai adé allumá. Má l'avai on dzoulhi vin ; jamé ne bramavé ; bin lo contréro, racontavé adé de cliáo gandoisés que fasont crévá de riré tot lo mondo que sa fenna, qu'ain vayessai ma fai dai grisés, ká jamé Djan lai repondai de sorta ; tsantolavé adé, et cein mettai clia pourra fenna dein ti se z'états. Se le lai demandavé lo matin : que vollein-no férè sta matená ; foudrai te pas allá terra le truffès ? Djan tsantavé : « Caressons-nous, caressons-nous Lizette, etc. ; » ao bin se le lai desai : Té faut portant férè atteinchon po le z'infants, que n'est ma fai pas tant galé d'être dinsé adé avoué rein d'écheint devant leu ! — « Les enfants de nos enfants auront de fichus grands'pères, » repondai Djan, et l'é-tai adé dinsé, sa fenna poivè pas ein avai onna bouna raison. Portant travaillivé onco práo tandi lo dzo, quand bin l'allavé soveint ao bossaton ; má dévai lo né, quand l'avai réduit, tracivé ao cabaret et revegnai

quand on lo mettai frou. D'a premi, sa fenna lo laissivé férè et cotavé la porta, de manière que Djan ne poivè pas allá drumi ; má cein botsá du on iadzo que Djan avai dépeindu la porta et l'avai portáie avoué li, que sa fenna fe bin motsetta vu que n'iaivai pas moian de cotá, ni d'ousá se cutsi, má du adon le l'allavé queri et le fasai lo détertin pé lo cabaret, que cein eimbétavé portant Djan que n'ouzavé pas tráo renasquá et que s'ain allavé avoué.

On iadzo que fasai on teimps de plidzo coumeint stáo dzo passá, noutron Djan va dza ao cabaret la vépráo et lai resté tant qu'áo né, que lo carbatier étai tot ébayi que la fenna lo vignè pas criá, et Djan tsantavé, foléravé, boeilavé, que le dzeins qu'étiont quie desont : gá la fenna !

— T'es bin dzoïáo, Djan ! que lai fe lo syndico que bévessai dou déci ; má gá la bordzáize ! le va bintout arrevá.

— Oh nefa ! que repond, po sta né n'é pas couson de la vairé ; se solá sont tsi lo cordagni, et le chái váo pas veni à pi de tsau !

Et vouaiquie coument cein se fá que, rappoo à n'on pá de solá de fenna qu'aviont fauta de ressemellá, Djan de la Dzabioletta a pu s'amusá tranquillo onna veillá.

Par un jour d'hiver, Jules Janin lisait son journal au café Verrey, tenu à Londres par un Français. Un Anglais, occupé à prendre son grog, appelle flegmatiquement le garçon : « Garçonne, commente sé appelé cette mô-sieu qui fioumé son cigarre en lisant sa journal contre la poále ?

— Je n'en sais rien, milord.

— Ooh !... »

Le questionneur se lève et s'adresse à la dame qui tient le comptoir :

« Miss, commente vô appelé cette mô-sieu qui fioumé son cigarre en lisant sa journal contre la poále ?

— Ce n'est pas un habitué, Monsieur, je regrette de ne pouvoir vous satisfaire.

— Very well... Où été le maître de la établissement ?

— Me voici, Monsieur.

— Good morning.... Mô-sieu le maître, vô savez commente sé appelé cette mô-sieu qui fioumé son cigarre en lisant sa journal contre la poále ?

— Pas le moins du monde ; c'est la première fois qu'il vient ici. »

Notre homme se dirige vers l'inconnu, et s'adressant à lui-même :

« Mô-sieu, qui fioumé son cigarre en lisant sa journal contre la poále, je prie vô commente vô appelez-vô ?

— Monsieur, je m'appelle Jules Janin, dit le Français avec son bon sourire.

— Eh bien !... mô-sieu Jules Janin... votre re-dingote y broule. »

Il était temps, il ne restait plus qu'un pan du vêtement compromis.